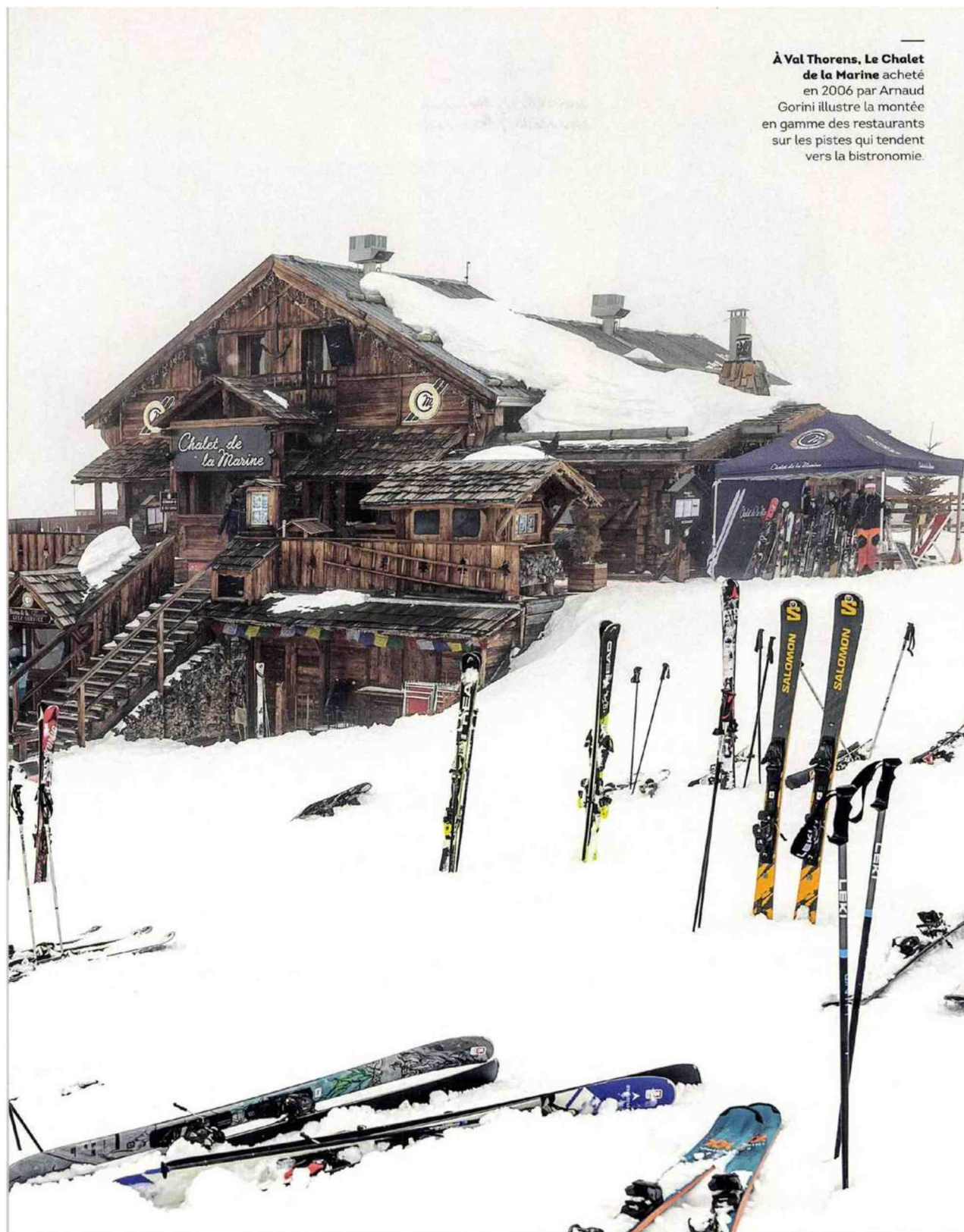


LA VALLÉE des Belleville

LES BELLEVILLE, C'EST UN IMMENSE DOMAINE SKIABLE ET TROIS STATIONS, SAINT-MARTIN, LES MENUIRES ET VAL THORENS. TROIS ÉTAGES D'UNE FUSÉE QUI A BOOSTÉ L'ÉCONOMIE LOCALE AU-DELÀ DE TOUTES LES ESPÉRANCES... ET QUI RESTE MALGRÉ TOUT À TAILLE HUMAINE.

TEXTE : PHILIPPE BONHÈME PHOTOS : THOMAS VIGLIANO







Il faut toujours retourner à la source. La « source » ici s'appelle André Plaisance. Cet enfant de la vallée des Belleville, né en 1951, a été maire de Saint-Martin-de-Belleville (devenue Les Belleville, commune nouvelle, en 2016) pendant dix-neuf ans, entre 2001 et 2020, et donc témoin d'un prodigieux changement. La plus longue vallée pastorale de la Savoie est en effet devenue l'un des plus vastes domaines skiables au monde. « Nous sommes ici aux Menuires, plus précisément dans le quartier de La Croisette, premier étage de la fusée Belleville où tout a commencé », raconte l'ancien élu. Dans cette véritable ville à la montagne (27 000 lits), où séjournent chaque hiver des milliers de vacanciers, il faut faire un effort d'imagination pour se figurer le contexte d'une vallée rurale à l'aube des années 1960 et imaginer le paysage actuel vide de ses immeubles, galeries marchandes et parkings... André Plaisance nous aide : « En 1960, sur les 22 hameaux et bourgs de Saint-Martin habités à l'année, on recensait 1 060 habitants, contre 2 500 un siècle plus tôt. L'exode rural était déjà bien entamé. Le maire de l'époque, Nicolas Jay, avait procédé aux premières acquisitions foncières pour la future station des Menuires. D'un côté, un certain nombre de jeunes bellevillois commençaient à se former aux métiers de moniteur de ski, pisteur-secouriste, conducteur de remontées mécaniques, tandis que de l'autre les agriculteurs demeuraient très accrochés à leurs montagnettes – c'est ainsi que l'on nomme les pâturages d'été dans la vallée. Nicolas Jay voyait bien qu'il n'arriverait pas à convaincre toute la population de le suivre dans la création d'une station de ski. Il était donc allé chercher une personnalité au-dessus des clivages locaux, Joseph Fontanet, conseiller général du canton de Moûtiers, puis président du

conseil général de la Savoie, député et ministre. » Pour la petite histoire, la vallée des Belleville, qui se joint à la Tarentaise au niveau de Moûtiers, est la première à être repérée par l'État pour créer une station de ski en raison précisément de sa longueur (20 kilomètres), son amplitude altitudinale (de 1 400 mètres à Saint-Martin à plus de 3 000 mètres à la cime de Caron) et sa topographie large et ouverte, favorable à l'implantation de remontées mécaniques et d'hébergements de loisir. C'est aussi cette topographie qui faisait la richesse pastorale des Belleville et expliquera la résistance du monde rural à lâcher ce qui fondait sa raison d'être...

SENTIMENTS PARTAGÉS

Fille de Lucien Hudry et Irma Charles, un couple de paysans nés dans des hameaux distants de moins d'un kilomètre – Praranger pour son père, Les Granges pour sa mère –, Suzanne Borrel se souvient des sentiments partagés qui animaient son père face à l'avènement d'une station de sports d'hiver... « Les choses se sont faites progressivement. D'abord, nous entendions depuis plusieurs années parler de ce projet de station. Puis, en 1963, sont arrivés les premiers engins de terrassement aux Menuires, au lieudit Brelin, à 1 885 mètres d'altitude. Aujourd'hui, c'est une barre d'immeubles tout en long. Mon père y louait un chalet d'alpage, qui a été démoli... Est-ce qu'il a été choqué ? Sans doute, mais il ne le montrait pas. Moi, je me rappelle les machines qui remuaient la terre, les chalets rasés là où il y a aujourd'hui la grenouillère [terme qui désigne le point de rassemblement et de départ des pistes de ski, ndlr], les ouvriers, les premiers bâtiments ■■■

Les Menuires, première station construite ex nihilo à partir de 1963 dans la vallée des Belleville, va changer la vie des locaux. L'urbanisme en hauteur – ici la résidence Dorons (en bas à gauche) – correspond à la conception des stations de ski des années 1960-1970.

André Plaisance (en haut), natif de Saint-Martin et maire de 2001 à 2020, assume cette architecture moderne faite pour loger un maximum de vacanciers. Pour célébrer le passage à l'an 2000, la station des Menuires s'est dotée d'un clocher transparent.



Suzanne Borrel et son mari Clément (*en haut à gauche*) ont assisté à la construction des Menuires. Lucien, le père de Suzanne, exploitait un alpage au lieu-dit Brelin, où s'élève désormais une immense barre d'immeubles. C'est la création de la station qui a donné à Suzanne l'envie de travailler dans le tourisme.

La grenouillère ou front de neige, et une vue d'ensemble des Menuires (*en bas*) au niveau du quartier de La Croisette, le cœur historique de la station.

■■■ – Solaret, la tour Neige et Ciel, au départ exploités par le VVF (aujourd'hui Belambra pour la tour, Solaret n'existant plus). »

Suzanne Borrel a 6 ans au début de la construction des Menuires. Elle chausse pour la première fois les skis deux ans plus tard, en 1965, à une époque où l'on compte trois téléskis : La Croisette, Jonction Reberty et Montalever. Tous seront ensuite remplacés par des télésièges. Elle poursuit : « Nous habitons dans une ferme à Praranger – mon père avait quelques vaches, des chèvres et des moutons, sans compter le bétail que nous prenions en pension l'été. Pour moi, le plus grand choc fut la découverte des sofas du VVF. C'était un niveau de confort inconnu de la plupart des familles bellevilloises ! » Clément, son mari, renchérit : « Enfants, nous avons grandi avec les débuts de la station. Nous étions enthousiastes. C'était un monde merveilleux, car la vallée des Belleville était en retard... L'électricité n'était arrivée dans les hameaux qu'en 1953 et l'eau courante en 1957 ! » « La station a stoppé l'exode rural, précise Suzanne. Mon père a trouvé du travail aux remontées mécaniques. Les gens des Belleville (principalement de Saint-Martin, le chef-lieu, et des différents hameaux) ont investi dans des commerces – magasins de sport, restaurants, boulangeries, supérettes – au fur et à mesure que la station a grossi. Sans compter tous les emplois salariés aux remontées méca-

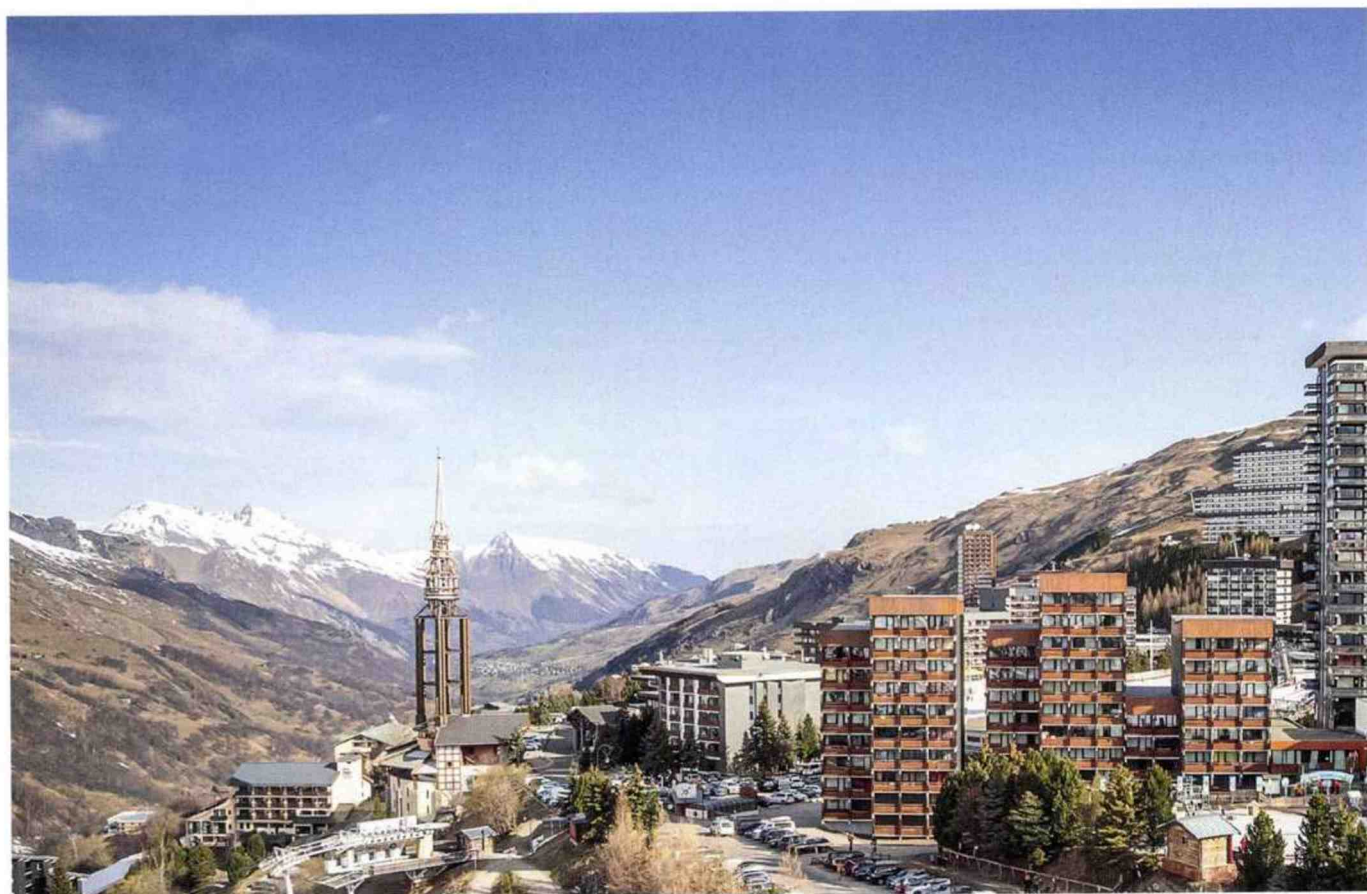
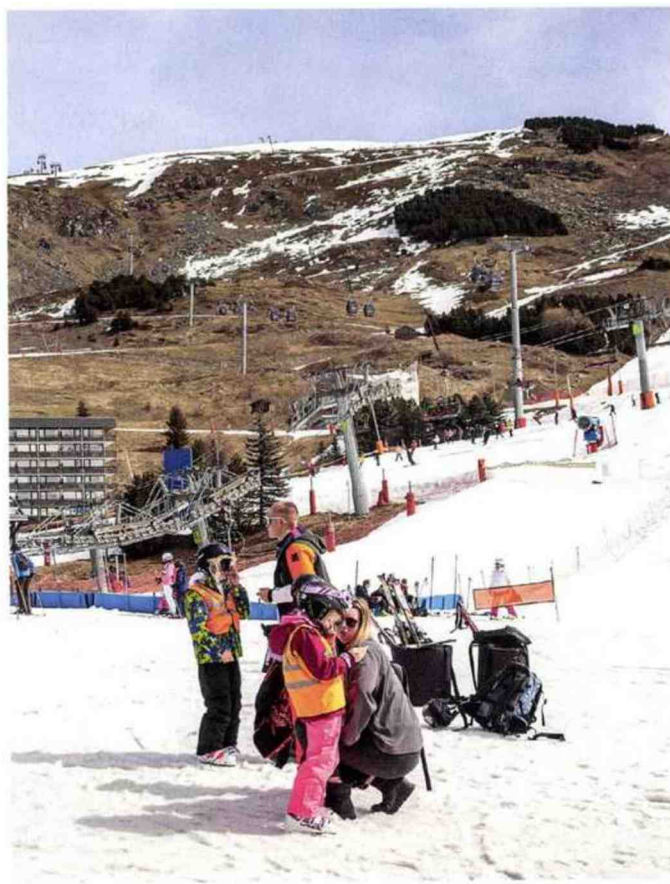
niques, à l'office de tourisme, à l'école de ski... C'est d'ailleurs en voyant les beaux costumes des hôtesses du VVF que j'ai décidé de faire des études hôtelières ! » Suzanne commence ainsi sa carrière au VVF avant de la poursuivre à l'office de tourisme. Son époux est quant à lui moniteur de ski aux Menuires depuis 1975.

GEORGES CUMIN, LE VISIONNAIRE

André Plaisance admet que les débuts des Menuires n'ont pas été un long fleuve tranquille... « Les appartements des premiers immeubles ne se vendaient pas comme des petits pains et il fallait en parallèle investir dans le domaine skiable. Pendant un temps, la commercialisation des Menuires a été confiée à un promoteur de l'époque très célèbre, Pierre Schnebelen, qui voyait grand, peut-être trop grand. Il avait déjà en tête de faire la station de Val Thorens, alors que Les Menuires n'étaient pas achevés et que Saint-Martin s'étiolait... Ces tensions ont fait perdre la mairie en 1977 au député Joseph Fontanet. Il a été remplacé par un homme extraordinaire, Georges Cumin, ingénieur des Ponts et Chaussées et l'un des artisans du plan Neige, avec qui j'ai eu l'honneur de travailler comme adjoint. » Georges Cumin est sans doute le premier grand commis de l'État à passer de l'autre côté du miroir, troquant sa casquette d'aménageur d'une station de ski à élu local. Ce fut sans doute la chance de la vallée des Belleville. « Il avait une vision d'ensemble du territoire et comprenait l'articulation entre la population du chef-lieu, des hameaux et la station, estime André Plaisance. La première chose qu'il a dite en devenant maire, c'est : " Il faut aider nos agriculteurs et soigner notre ■■■

« Nous avons grandi avec les débuts de la station. Un monde merveilleux, car la vallée était en retard. »

CLÉMENT BORREL







Le hameau Chez Pépé Nicolas est une montagnette à 1950 m d'altitude entre Les Menuires et Val Thorens.

Thierry Suchet (en bas à gauche) exploite en famille Chez Pépé Nicolas, un lieu mixant un restaurant, une boutique et une ferme.

■■■ environnement ». La commune a versé des primes à l'hectare fauché, aidé à l'acquisition de machines agricoles et aménagé des pistes pour accéder aux parcelles. » Il estimait que les agriculteurs, grands oubliés de la première phase de la construction des Menuires, devaient à leur tour bénéficier des retombées du tourisme. Ils se sont alors mis à vendre leurs produits (essentiellement des fromages) dans les magasins de la station. « Pour l'anecdote, Nicolas Jay, maire de Saint-Martin avant 1965 – et au passage mon grand-père –, avait proposé aux agriculteurs de vendre leurs montagnettes à la société d'équipement de la vallée des Belleville, mais d'en rester locataires tant qu'il n'y avait pas de projet d'aménagement », raconte Thierry Suchet. Passé par une école de commerce et la vente immobilière, cet enfant du pays a senti venir le goût pour « l'authentique » et a lancé une affaire familiale au début des années 1990. Chez Pépé Nicolas comprend un restaurant traditionnel savoyard à base de spécialités fromagères dans un chalet d'alpage, une boutique de produits locaux, une exploitation agricole (42 vaches et 150 chèvres) et une activité de maraîchage à 1 950 mètres d'altitude ! Car l'idée de certains était bien de rappeler, dans la nouvelle station de ski, les racines rurales du chef-lieu et de ses hameaux pastoraux. Les Menuires ont été parfois décrits comme un « Sarcelles des neiges », donc ce n'était pas gagné d'avance... Mais, aujourd'hui, les univers sont très complémentaires et fonctionnent en bonne intelligence. « Il faut se replonger dans le contexte de la décennie 1965-1975, reprend André Plaisance. Il fallait construire des milliers de lits touristiques pour financer le développement du domaine skiable. Le reste devait suivre... Les Menuires ne sont peut-être pas la station la plus réussie sur le plan

architectural, mais ces logements ont été conçus pour faciliter l'accès des classes moyennes aux sports d'hiver. C'était le choix le plus rationnel. La chance que nous avons eue dans le développement de la station, c'est d'avoir toujours conservé la main sur notre outil économique. Les Bellevillois se sont beaucoup investis et à partir du moment où la station a commencé à bien fonctionner, les retombées ont bénéficié à Saint-Martin et aux hameaux. Les familles bellevilloises ont pu retaper des chalets et ouvrir des commerces secondaires. »

COUP(S) DE FOUDRE

Autre effet inattendu du tourisme, le brassage entre des saisonniers ou des vacanciers venus de l'extérieur, et les Bellevillois. Serge et Susan Jay, éleveurs de brebis laitières à Saint-Martin, en sont l'exemple parfait. « Je suis venue d'Angleterre visiter ma sœur Debby en juillet 1981. Elle était fille au pair chez le frère d'André Plaisance. C'est là que j'ai rencontré Serge, un coup de foudre ! J'avais 18 ans et Serge 16 », sourit Susan. L'issue de ces belles rencontres ? Deux mariages ! Debby et Gilbert, le frère de Serge, en 1981, et Susan et Serge en 1986. « J'ai épousé une famille et une vallée ! rit Susan. Des couples franco-anglais, il n'y en a pas tant que cela dans la vallée, j'en connais seulement cinq. Et nous sommes le seul d'agriculteurs. Nous sommes douze mois sur douze avec nos animaux, quand la grande majorité des commerçants bellevillois ouvrent quatre mois et demi par an. » Autre jolie histoire, celle de Coralie Desitter, une Belge arrivée en 2010 à Saint-Martin pour faire la saison à l'Alp'Hôtel. « Nous étions toute une ■■■





—
À Saint-Martin,
Serge et Susan Jay
transforment le lait
de leurs brebis
en fromages et en
glaces.

Agnès Girard (*en haut
à droite*) est la fille
de Pierre Josserand,
l'un des fondateurs de
Val Thorens.
Elle s'est lancée dans
l'hôtellerie de luxe
à partir de 1992.

Val Thorens (*page
de droite*) est l'une
des stations
les plus rentables
des Alpes, grâce
à son altitude élevée
(2 300 m) et sa longue
saison, qui s'étend
de novembre à mai.

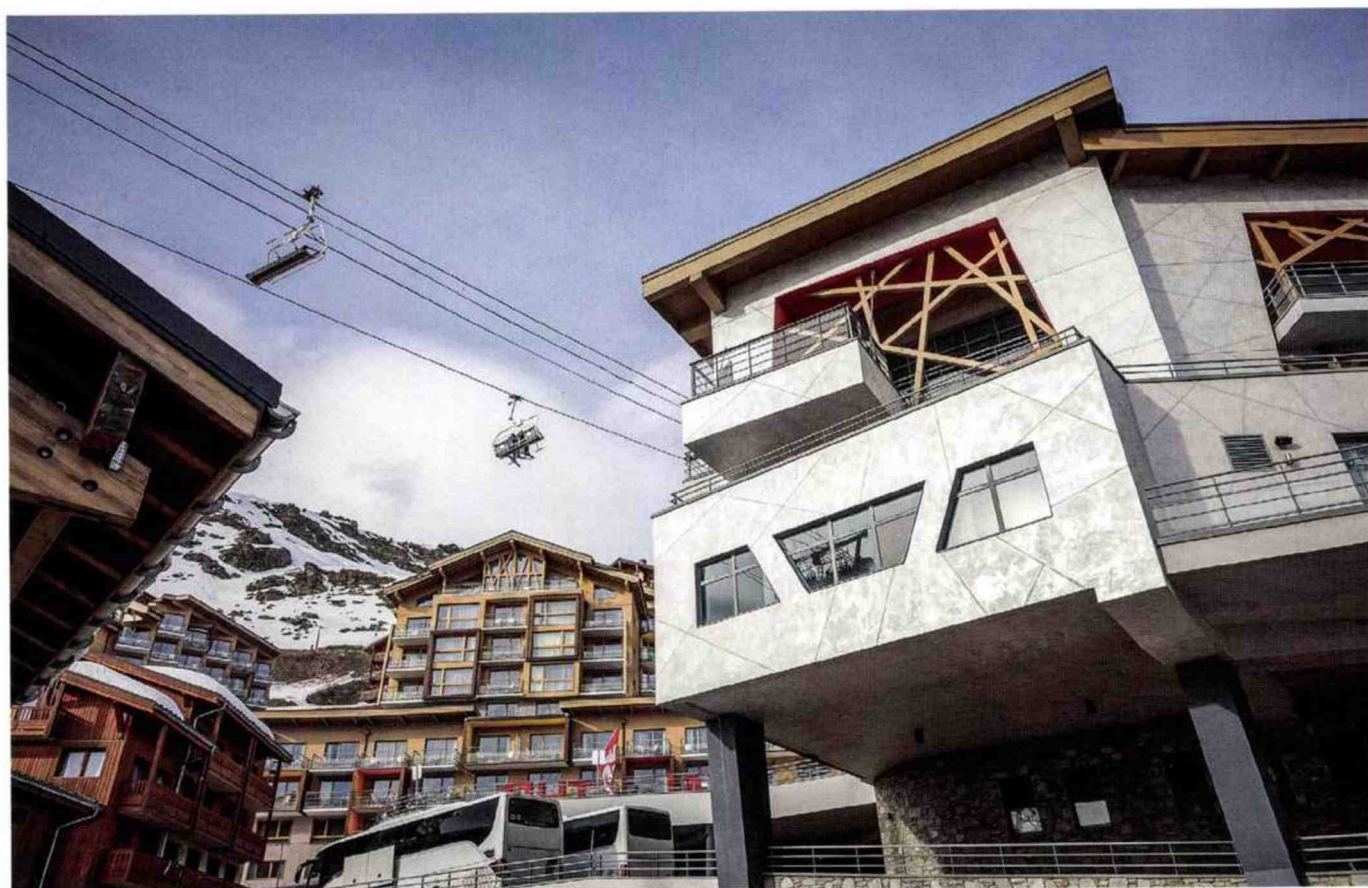
■■■ équipe d'employés belges. C'est là que Paul [Sollier, *ndlr*], moniteur et charpentier de Saint-Martin, m'a séduite ! » sourit la jeune femme. Depuis, deux enfants – Marcel et Léon – sont nés et Coralie travaille avec son conjoint dans la fabrication d'objets décoratifs en bois. « Il faut du temps pour rencontrer des gens dans la vallée, souligne-t-elle, mais quand on est adoptés, c'est pour longtemps. De fil en aiguille, j'ai découvert que nous étions nombreux à venir de l'extérieur. Mes deux meilleures amies sont d'ailleurs des "expatriées" : Céline, une Vendéenne qui a rencontré un Jay, et Mickaëla, une Tchèque venue en couple. »

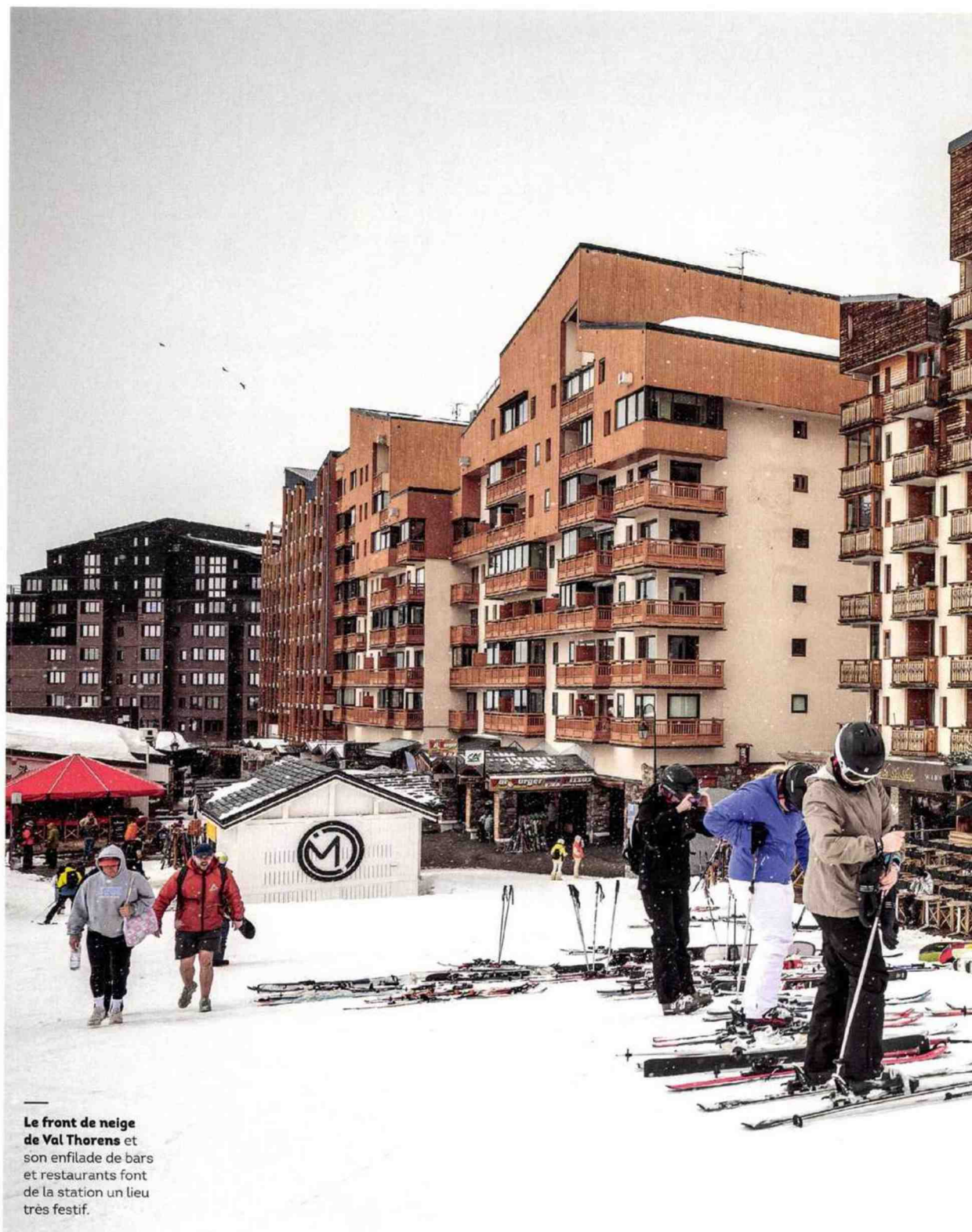
VIVRE À 2300 MÈTRES, UNE FOLIE !

Deuxième étage de la fusée Belleville, Val Thorens. Si la station des Menuires a été façonnée par les Bellevillois qui s'y sont impliqués, Val Thorens a en revanche été considéré comme un rejeton arrivé trop vite et trop tôt. « D'une part, il y avait suffisamment de travail pour les Bellevillois aux Menuires, indique Suzanne Borrel, et d'autre

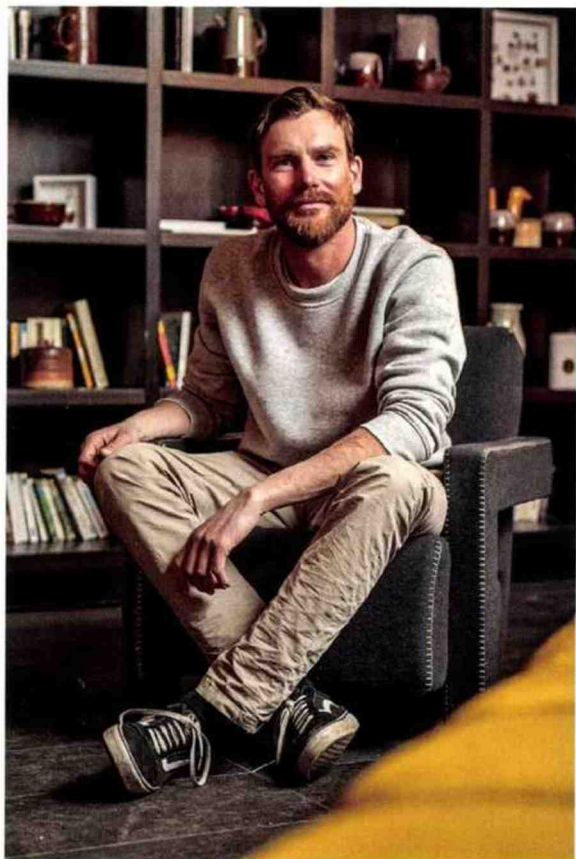
part, nous considérons que vivre à 2 300 mètres – l'altitude de Val Thorens – était une folie ! » Et en effet, dans les années 1970-1980, il tombait en cumulé 10 à 15 mètres de neige chaque hiver, contre 5 à 7 mètres aujourd'hui.

« Val Thorens, c'est une idée novatrice du promoteur Pierre Schnebelen, voyant le potentiel de la haute altitude et du ski d'été sur les glaciers de Péclet et de Chavière. Il rêvait d'une station de ski trois cent soixante-cinq jours par an », résume Agnès Girard, fille de Pierre Josserand, bras droit de Pierre Schnebelen. Ce dernier a fait ses débuts à Tignes en 1968-1969. Il y a bâti la station satellite de Tignes-Val Claret et équipé le glacier de la Grande Motte pour le ski d'été. Appelé à la rescousse pour relancer Les Menuires, il veut passer la vitesse supérieure et fonder une nouvelle station sur des moraines glaciaires. « Lors de l'hiver 1969-1970, l'un des plus enneigés et des plus froids du XX^e siècle, mon père monte à Val Thorens pour étudier l'implantation des remontées mécaniques. Il a 28 ans. Nous logions alors dans un petit chalet aux Menuires qui tanguait à chaque coup de vent ! », se souvient Agnès, alors âgée de 4 ans. ■■■









■ Dire que les débuts de Val Thorens furent laborieux est un euphémisme... En décembre 1971, la station ouvre officiellement, mais personne ne veut aller habiter là-haut ! Elle végète et deux chocs pétroliers successifs – en 1973 et 1979 – viennent stopper la croissance économique du modèle occidental. Cela ne fait pas les affaires de Pierre Schnebelen, qui doit quitter la vallée. « Il s'en est fallu de peu pour que Val Thorens ne capote, continue Agnès Girard. Les aventuriers prêts à investir ici se comptaient alors sur les doigts d'une main. Parmi eux, la championne de ski Christine Goitschel et ma mère, Marie-Aline Josserand, qui ont monté ensemble un magasin de sport. Mon père [qui présidait alors la Société d'exploitation des téléphériques de Tarentaise-Maurienne, la Setam, *ndlr*] a eu l'idée de construire le plus grand téléphérique du monde. Celui-ci a ouvert à la cime Caron en 1982, avec une cabine de 150 places ! Un énorme coup de com qui a placé Val Thorens sous le feu des projecteurs. » Comme une bonne idée en amène une autre, Bertrand Perkov, génie du marketing et directeur du Novotel Val Thorens, propose à Pierre Josserand en 1987 de créer une centrale de réservation.

« Si le téléphérique a boosté l'image de la station, la centrale a quant à elle stimulé la fréquentation grâce aux accords noués avec les tour-opérateurs du monde entier. Avec ces deux outils, Val Thorens a décollé, si bien que rapidement nous avons manqué de lits touristiques », assure Agnès Girard. Au début des années 1990, la fille de Pierre Josserand entre à son tour dans la danse. Elle fonde le groupe Montagnettes et fait construire une résidence de tourisme de dix chalets. « Les tour-opérateurs nous reprochaient alors de n'avoir que des petites surfaces, explique-t-elle. Ils voulaient de vastes appartements avec des ambiances chalet... La grande particularité de Val Thorens, avec son altitude élevée et son enneigement généreux et pérenne, c'est d'offrir vingt-deux semaines consécutives de ski par an (la moyenne pour une station

Les handicaps de Val Thorens sont devenus des atouts et la station s'est muée en une machine à rapporter de l'argent. Beaucoup d'argent...

est de douze à seize semaines par hiver), ce qui permet de mieux rentabiliser les hébergements. » Les handicaps de départ sont devenus des atouts et Val Thorens se mue dans les années 2000 en une redoutable machine à rapporter de l'argent. Beaucoup d'argent... Les lits se multiplient (26 000 en 2024) et les prix du terrain nu s'emballent, passant de 100 francs au mètre carré (22,41 €) dans les années 1990 à 12 500 € aujourd'hui, ce qui entraîne bien sûr des phénomènes de mal-logement pour les saisonniers.

« Vers l'an 2000, la mairie de Saint-Martin a souhaité tirer l'hébergement vers le haut pour attirer des CSP +. En 2002, nous avons donc créé L'Oxalis, un complexe hôtelier comprenant un ensemble de services (spa, piscine, magasin de skis) et un restaurant gastronomique étoilé Michelin dès 2004, où a officié pendant dix ans le chef Jean Sulpice », commente Agnès Girard.

LE FUN, LA FÊTE ET LA JEUNESSE

Si Val Thorens est une *success-story*, Agnès Girard est lucide sur les travers liés à cette réussite : « Ce n'est pas une station chic, c'est une usine portée par des entrepreneurs et destinée à accueillir de jeunes gens venus faire la fête. C'est notre positionnement : le fun, la fête, la jeunesse, les réseaux sociaux, le *show off* [la frime, l'exhibition, *ndlr*]. Pour moi, c'est directement dérivé de ces aventuriers qui, contre vents et marées, ont porté Val Thorens. » Mais derrière un positionnement marketing à la « Ibiza des neiges », il existe ■■

Stéphane Leherpeux
(en haut à gauche), moniteur de ski, a découvert Val Thorens à l'âge de 7 ans. Il décide rapidement de devenir un professionnel du ski.

Arnaud Gorini, devant Le Chalet de la Marine, fait partie des pionniers de Val Thorens. Ses parents sont arrivés en 1972. Ils ont ouvert une crêperie, puis un hôtel, une agence immobilière... Aujourd'hui, avec son frère Cédric, Arnaud tient Le Pashmina, un hôtel de luxe, ainsi que des restaurants d'altitude.

GRAND FORMAT | LES BELLEVILLE

■■■ des hommes et des femmes qui font vivre la station et sont d'authentiques amoureux du lieu. C'est le cas de Stéphane Leherpeux, moniteur à l'école Prosneige, qui a d'abord connu Val Thorens comme vacancier : « Avec mes parents originaires de Poitiers, nous allions skier dans différentes stations jusqu'à l'hiver 1996 – j'avais 7 ans – où ils ont décidé de viser haut pour être sûrs d'avoir de la neige. Dans la foulée, ils ont acheté un studio dans l'immeuble Le Sérac. » Le garçon apprend à skier à Val Thorens et s'y attache au point de se donner comme but d'embrasser le métier de moniteur de ski. « C'est devenu mon objectif à l'âge de 13 ans. J'ai toujours aimé l'ambiance de cette station qui a une réputation de froideur et d'austérité liée à son altitude et à son absence de végétation. Quand j'étais adolescent et que je préparais mon monitorat de ski, il m'est arrivé d'y séjourner six semaines par saison pendant les vacances scolaires. On se retrouvait avec d'autres jeunes résidents secondaires pour s'entraîner et faire la fête. Certains d'entre eux sont devenus moniteurs. Ce qui me plaît ici, c'est l'origine très diverse des gens, on n'assiste pas à un phénomène de gens du cru. »

Stéphane Leherpeux loue aussi l'esprit de camaraderie qui lie les monitrices et moniteurs de ski des différentes écoles en concurrence – cinq se partagent le marché, sans compter les professionnels de l'UCPA, soit plus de 350 instructeurs en haute saison à Val Thorens. « Nous vivons dans une station très dynamique portée par le sens de la fête. C'est ce qui explique une cohabitation plutôt harmonieuse entre les locaux et les vacanciers. Le seul point noir, ce sont les chauffards des pistes, qui dévalent des bleues à Mach 12. Quand j'enseigne, je passe plus de temps à regarder derrière moi que devant pour anticiper la trajectoire de ces irresponsables. Il nous faudrait un espace débutant mieux sécurisé. » « Tous ceux qui ont duré à Val Thorens partagent le même petit grain de folie », assure Arnaud

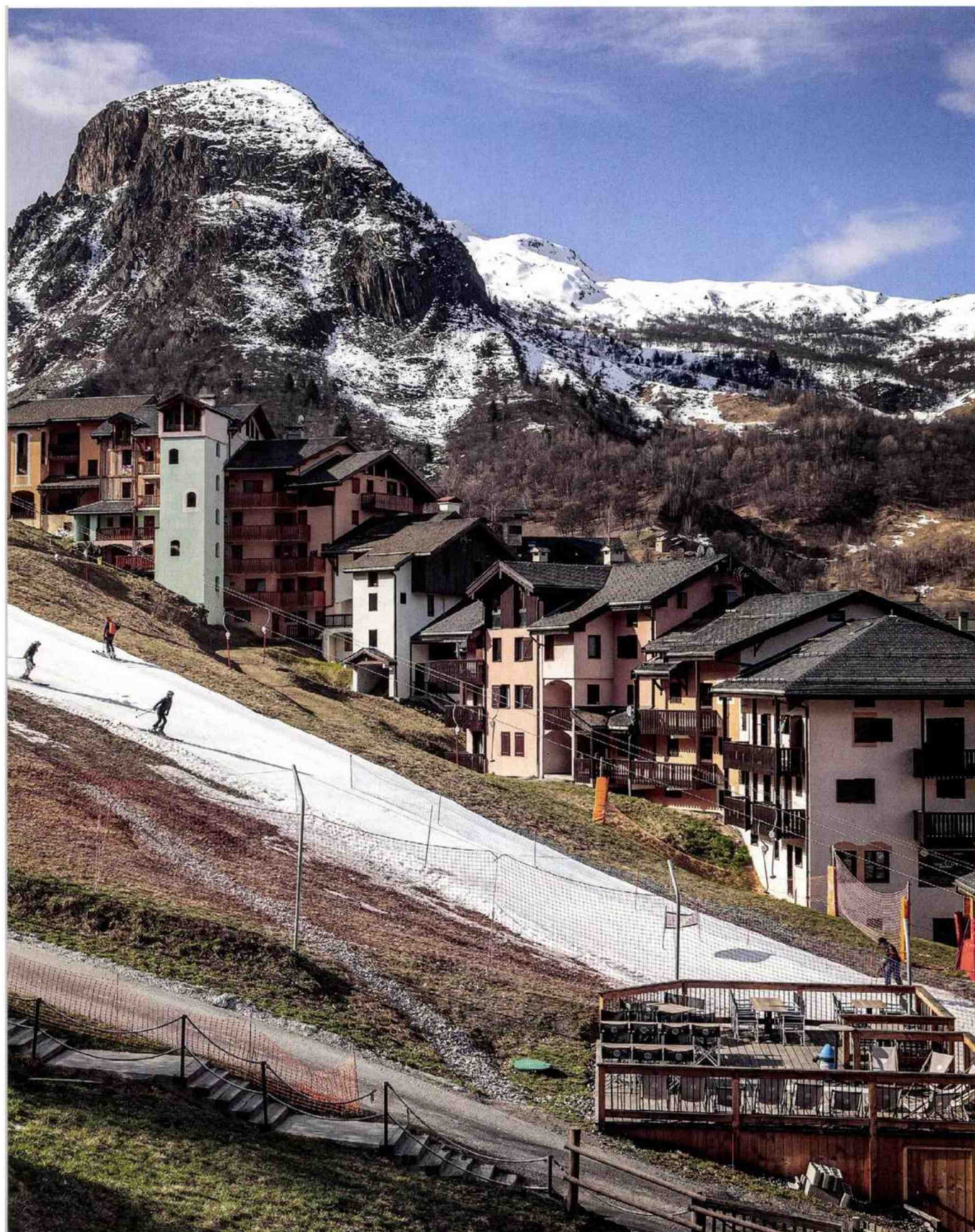
Gorini, qui fait partie de la deuxième génération des pionniers. Sa famille tient deux restaurants (Le Chalet de la marine, un gastronomique sur les pistes, et Le Chalet des 2 lacs), deux hôtels (3 Vallées et Le Pashmina), ainsi qu'une agence immobilière. « Il faut aimer le froid, la neige, les saisons interminables, les semaines d'intense fréquentation, mais aussi les périodes de creux et de brouillard, énumère-t-il. En somme, être rustique pour s'adapter à cet environnement hostile. Je suis né à Lyon, mais suis monté à Val Thorens quelques semaines après ma naissance. Le coin s'est humanisé par rapport aux années 1970, où la station était un chantier permanent. » La famille Gorini incarne l'esprit entrepreneurial des gens de Val Thorens qui pendant cinquante ans ont construit un empire commercial. Il fait aujourd'hui saliver les fonds d'investissement qui rachètent à prix d'or les plus beaux hôtels : « L'Altapura a été revendu par la famille Sibuet et Koh-I Nor, un cinq-étoiles qui appartenait à Thierry Schoenauer, a été acheté en 2022 par le groupe Les Étoiles. Nos affaires ont pris tellement de valeur qu'il est difficile de résister à des offres alléchantes... », regrette Arnaud Gorini.

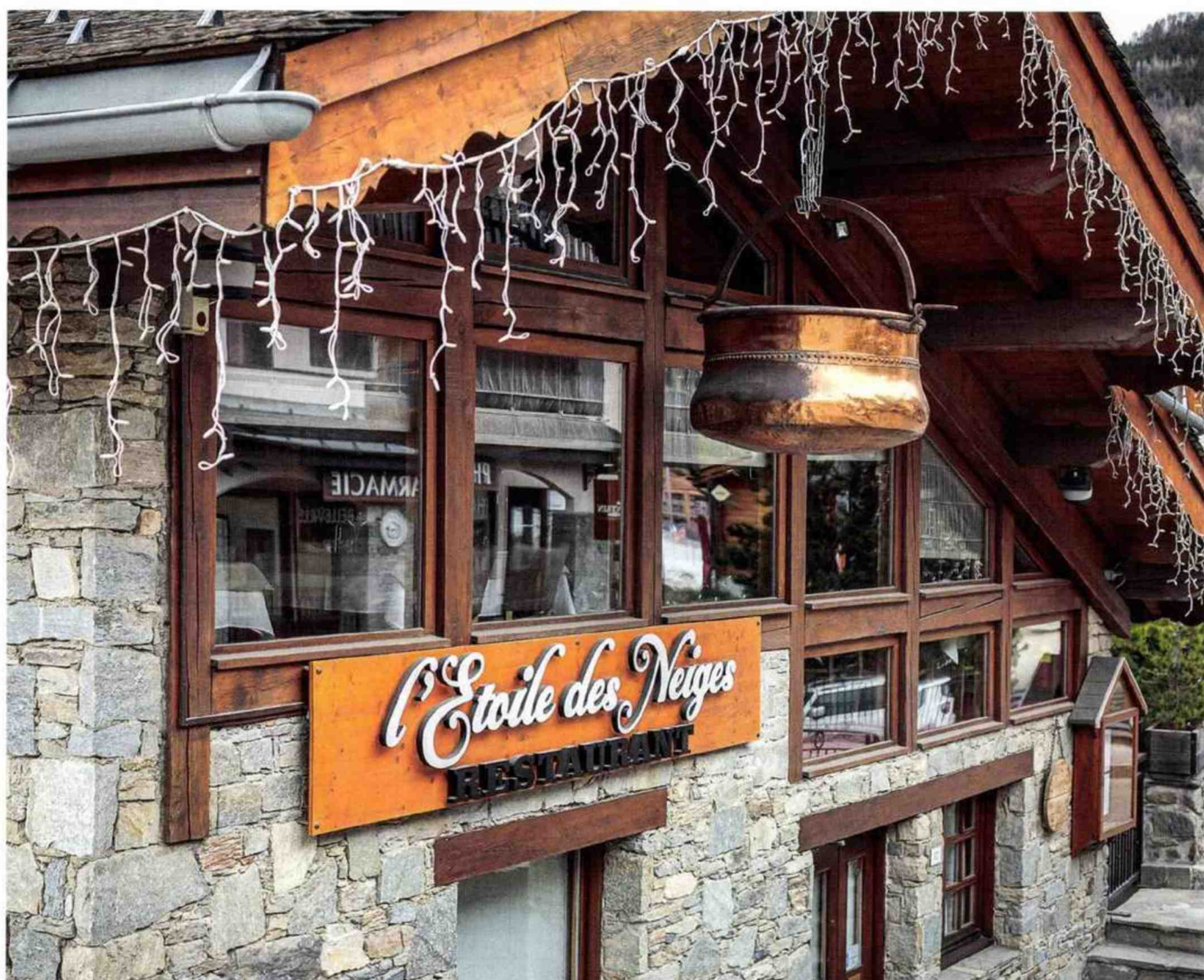
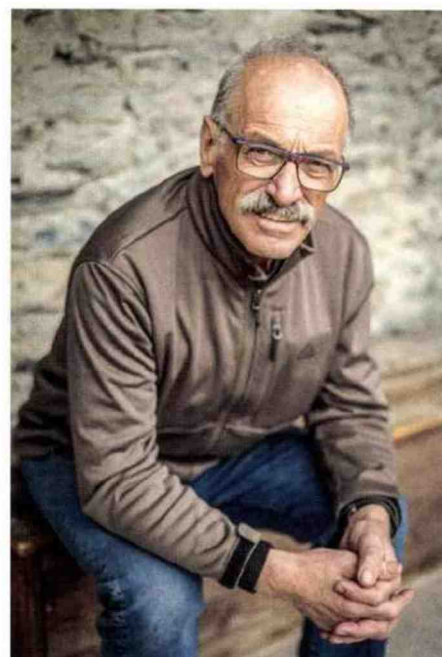
LE BOOM DE SAINT-MARTIN

Il est temps de redescendre au fondement de la fusée Belleville, à Saint-Martin, à une altitude plus soutenable, car il n'est pas sans conséquence de vivre à 2 300 mètres – seulement 73 % d'oxygène disponible par rapport au niveau de la mer et 70 % des UV renvoyés par la neige... Là-haut, impossible de se protéger sous un sapin ! Saint-Martin, paisible village d'agriculteurs-éleveurs, fut le dernier à être relié au domaine des Menuires en 1983 au moyen de trois télésièges – une liaison modernisée depuis 2002 par une télécabine débrayable. Le regain d'intérêt pour ce village en tant que troisième station de ski de la vallée des Belleville ■■■

Saint-Martin-de-Belleville, le chef-lieu, s'est développé en dernier grâce aux succès des Menuires et de Val Thorens.





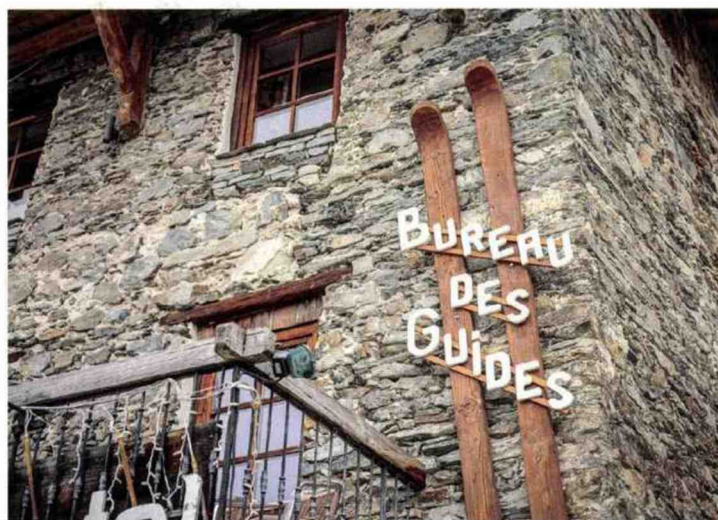


■■■ date du début des années 1980. Le maire de l'époque, Georges Cumin, souhaite diversifier l'offre touristique et privilégier des résidences de tourisme – via notamment la construction du quartier des Grangeraies – qui s'intègrent au style architectural local avec des toitures en lauze. Le village, qui était resté en retrait du développement économique impulsé par le ski, connaît à son tour un formidable boom. Les familles locales – Jay, Rey, Laissus, pour ne citer que les principales – saisissent l'intérêt de capter la clientèle de skieurs qui désormais peuvent partir et revenir au chef-lieu skis aux pieds.

LES ENFANTS DES BELLEVILLE

Nicolas Laissus, quatrième génération d'hôtelier-restaureur à Saint-Martin, raconte que dans sa famille tout est parti des femmes. « Mon arrière-grand-mère Marcelle Jay a construit l'hôtel-restaurant Edelweiss en 1964 pour loger et nourrir les cadres qui travaillaient à la création de la station des Menuires. Puis, en 1984, sa fille Christiane achète L'Étoile des neiges pour en faire un self pour les skieurs, avant de le transformer à la fin des années 1980 en restaurant traditionnel savoyard. C'est aussi la période du développement du ski hors-piste dans la vallée des Belleville. Nous avons été les premiers à mettre en place des navettes pour récupérer les skieurs faisant la vallée des Encombres ou venant de Béranger, un hameau accessible en hors-piste via Méribel. Ce sont les moniteurs qui nous ont amené cette clientèle qui parcourt les Trois vallées [la vallée des Belleville est l'un des maillons du domaine skiable des Trois vallées, un ensemble qui connecte Courchevel, Méribel et Les Menuires-Val Thorens par des remontées mécaniques, ndlr]. »

Gaby Jay, l'un des premiers guides de haute montagne diplômés de la vallée des Belleville (et fils du fameux Nicolas Jay, le maire qui a porté le



projet de station des Menuires), confirme les propos du restaurateur : « Le hors-piste et le ski de randonnée portent l'image de Saint-Martin. Il y a 7 ans, nous avons monté un bureau des guides, indépendants de l'École du ski français, avec une dizaine de professionnels. Il ne fonctionne que l'hiver pour répondre à la demande du ski hors-piste. Personnellement, je fais une soixantaine de sorties par hiver en restant sur la vallée des Belleville. Grâce au réseau des remontées mécaniques et en ajoutant un peu de peaux de phoque, les clients parviennent facilement à de grands hors-pistes. Le vallon des Encombres, accessible depuis la pointe de la Masse, est l'un des itinéraires classiques. On peut aussi citer le vallon de Varlossière, un affluent en rive gauche des Encombres, très sauvage. Puis, juste au-dessus de Saint-Martin, la combe des Yvoses ou Geffriand. » Des spots bien connus des freerideurs natifs des Belleville, comme Fabien Maierhofer et Victor Galuchot, les créateurs de la websérie *Bon appétit ski*. « Je suis un pur produit des Belleville. Ma mère Martine Jay tenait le bureau de tabac de Saint-Martin et était la nièce de Pierre Jay, le fondateur de l'école de ski des Menuires », sourit Fabien Maierhofer. Autant dire qu'il a baigné dans le ski de compétition depuis son plus jeune âge. À l'adolescence, l'attrance pour des disciplines comme le freestyle et le freeride s'est ■■■

Nicolas Laissus (en haut à gauche) fait partie de la quatrième génération de restaurateurs à Saint-Martin. Tout a commencé à l'hôtel-restaurant Edelweiss avant que sa famille ne rachète L'Étoile des Neiges (en bas).

Gaby Jay (en haut à droite), guide de haute montagne, est l'un des dix enfants de Nicolas Jay, le maire qui lança Les Menuires au début des années 1960. Avec une dizaine de collègues, il a créé le bureau des guides de Saint-Martin pour proposer des sorties en hors-piste.

Fabien et ses amis mettent en scène «leur» vallée des Belleville pour montrer que leur vie de skieur n'est pas faite que de poudreuse.

Fabien Maierhofer
(en haut à gauche)
et Victor Galuchot
(au milieu), tous deux
freeriders, sont des
purs produits des
Menuires. La mère de
Fabien tenait le bureau
de tabac de Saint-
Martin, tandis que
les parents de Victor
travaillaient au Club
Med comme moniteur
et infirmière.

Claude Jay (en haut
à droite) est le maire de
l'immense commune
des Belleville, qui
comprend 3 stations
et 22 hameaux. Son job
est d'administrer l'une
des communes les plus
riches de France avec
65 000 lits touristiques
et 800 000 visiteurs
par hiver.

■■■ fait ressentir. «Salomon a sorti le 1 080 [ou Teneighty pour les connaisseurs, ndlr], un ski à double spatule permettant de faire trois tours en l'air. Avec mes potes Victor Galuchot et Thomas Diet, nous rêvions d'une carrière de skieur pro dans le freestyle. Notre référence était le pionnier Julien Regnier. On s'inspirait du skate et du snowboard pour inventer de nouvelles figures.» Cette carrière de skieur pro, Fabien et ses amis vont la mettre en scène dans leur vallée des Belleville, pour «montrer que la vie d'un skieur européen n'est pas faite que de poudreuse. Nous y avons tourné sept épisodes de notre websérie». Victor Galuchot est aussi un enfant du coin. Ses parents faisaient les saisons au Club Med des Menuires – passé sous pavillon Villages clubs du soleil en 2011 –, son père comme moniteur et sa mère en tant qu'infirmière. «J'ai le parcours typique des jeunes d'ici : ski club des Menuires, ski études à Bourg-Saint-Maurice avant de me faire exclure – je n'avais pas le goût de la compétition – et de reprendre des études au lycée de Moûtiers, raconte-t-il. Comme il n'y avait aucune structure pour le freeride, je me suis formé tout seul. Mon secteur de prédilection ? La Masse et le lac Noir : un départ raide, des petites barres rocheuses. Parfait pour faire ses armes !» Le skieur a évolué dans le top 10 mondial des meilleurs freerideurs entre 2004 et 2020 avant de se poser des questions sur le réchauffement climatique et son sport, qui implique des déplacements aux quatre coins du monde. «La bascule, c'est le Covid en 2020. Au moment du confinement, j'ai eu l'idée de faire

un film autour du zéro impact carbone en allant camper sur le glacier de Pécelet. Je me suis rendu compte que j'étais dans un paradoxe. Je vivais à la fois dans un lieu de nature et dans un parc d'attractions tourné vers la consommation. J'ai décidé de ne plus rider à travers la planète.»

NE PAS OUBLIER D'OU L'ON VIENT

Si la génération de Victor Galuchot est consciente de l'impact de son activité sur le globe, le maire actuel des Belleville, Claude Jay, a des soucis plus immédiats. Comment stopper la bulle immobilière qui, depuis le Covid, touche tous les étages de la fusée Belleville et remet en cause son équilibre sociodémographique ?

«Jusqu'en 2020, nous n'avions pas de soucis pour loger la population salariée (l'hiver, cela représente 7 000 personnes). Depuis, les prix de l'immobilier ont explosé et les Bellevillois revendent au prix fort des logements sociaux construits par les précédentes municipalités. Déjà, ça nous fait perdre des habitants alors que nous finançons cinq groupes scolaires, mais surtout, nous n'avions pas imaginé ce cas de figure : revendre sa résidence principale ! Nous avons été trop naïfs. Il va falloir introduire des dispositifs pour empêcher cela, via le bail réel solidaire [dispositif d'accession à la propriété qui permet à des ménages modestes de devenir propriétaires d'un logement en zone tendue en dissociant foncier et bâti, ndlr]. J'ai parfois le sentiment que certains Bellevillois ont oublié d'où nous sommes partis il y a 60 ans : des petites fermes, sans eau ni électricité, des jeunes qui quittaient la vallée faute de travail...» Quand une station évolue d'une économie touristique vers une économie immobilière spéculative, c'est qu'il se passe quelque chose. Un déséquilibre qui peut enrayer le bon fonctionnement de la magnifique fusée Belleville... ■



